

**EXPOSITION** L'architecture du Musée Guggenheim dessiné par Frank Gehry se prête formidablement à cette rétrospective en noir et blanc. La démonstration que tout n'a pas été dit sur le maître suisse de l'art moderne.

**L'** VALÉRIE DUPONCHELLE  
@VDuponchelle  
ENVOYÉE SPÉCIALE À BILBAO

architecture monumentale de Frank Gehry sied aux sculpteurs. Aux maîtres sorciers de l'échelle surhumaine comme l'Américain Richard Serra qui a posé ici ses *Torqued Ellipses*, 1996-1998, et dessiné spécialement son *Snake*, 1996, pour la salle 104, espace inégalé en Europe. Son œuvre signature, *The Matter of Time*, 1994-2005, fait dérouler ses huit sculptures géantes en acier en un labyrinthe où le visiteur du Guggenheim Bilbao est confronté à une « vertigineuse sensation d'espace en mouvement ». Mais cette architecture toute en extrêmes sied aussi à Alberto Giacometti le Suisse (1901-1966), pourtant son antithèse. Ses sculptures maigres jusqu'à l'os, étirées comme des épingles à petite tête, griffonnées et peintes comme des fétiches, jouent du vide pour incarner la figure et sa chair.

Cette rétrospective « Giacometti » n'est pas une simple redite de celle du Guggenheim de New York. Elle part du même artiste, aligne les mêmes figures de proue (*L'homme qui marche*, 1960, et les *Femmes de Venise*, 1956). Mais ajoute « les plâtres qui ne peuvent pas voyager en avion et donc outre-mer », ces merveilles où le sculpteur est aussi peintre et graveur. Et le met en scène différemment. Giacometti y marche en homme seul dans cet entrelacs de salles énormes, élevées vers le ciel. Avec un certain culot, cette rétrospective basque a disposé sur la curvise qui surplombe les monstres de Richard Serra le plus minuscule des Giacometti, *Petit homme sur socle*, 1939-1945, moins de 10 cm. Par magie, dès que l'on s'approche, cette minihilouette sans bras en bronze paraît tout absorber de son environnement, comme un trou noir cosmique.

**Une énergie sûre**

La première salle est une présentation d'Alberto Giacometti en famille. Cinq têtes en plâtre sculpté sont hissées sur de hauts socles. Sa mère, Annetta, qui lui ressemble tant avec sa couronne de cheveux drus (1927), dont la force de caractère est accentuée par des griffures dans le plâtre, perpendiculaires aux yeux fixes. Son père, le peintre



Alberto Giacometti en 1951 (ci-dessus). *Femme debout*, plâtre peint, Alberto Giacometti, 1961 (au centre). *Femme cuillère*, plâtre, Alberto Giacometti, 1927 (à droite).

THE GORDON PARKS FOUNDATION, ALBERTO GIACOMETTI ESTATE / VEGAP BILBAO, 2018

post-impressionniste Giovanni Giacometti, dont le visage est traité tantôt de façon réaliste, tantôt comme un objet cubiste, surface plane sur laquelle les yeux fatigués, le nez droit et la moustache sont juste incisés (1927-1930), tantôt en masque hébété et grimaçant (1927-1929). Et enfin, Flora Mayo, son amante et sculpteur tombée dans l'oubli dont les artistes Teresa Hubbard et Alexander Birchler ont fait une œuvre vidéo, *Flora*, qui fit l'événement à la Biennale de Venise 2017 et sera repris à l'Institut Giacometti.

Juste à l'entrée, le portrait de *Diego debout dans le salon à Stampa*, 11 novembre 1922, montre l'ambiance chaleureuse et enclose du chalet familial et l'énergie sûre du jeune peintre de 21 ans. « Quand il vient à Paris en 1922 étudiant auprès de Bourdelle, il suit des

# Giacometti

## L'homme qui marche à Bilbao



cours assez académiques, mais visite les musées, rencontre d'autres artistes et subit des influences déterminantes », souligne Petra Joos, co-commissaire avec Catherine Grenier. *La Montagne*, 1930, au ciel hachuré de blanc et de rose, huile très cubiste, introduit la série de chefs-d'œuvre de plus en plus surréalistes, de *La Femme cuillère* et *Le Couple*, deux plâtres somptueux et sensuels de 1927, à *La femme couchée qui rêve* et *Homme (Apollon)*, deux bronzes luisants comme des scarabées de 1929. *La Tête surréaliste* et la *Tête crâne* de 1934 soulignent de leur blancheur d'os le noir du *Cube* énigmatique, inspiré de la *Mélancolie* de Dürer.

**Une invitation à réfléchir**

Précédant les Cages, la rue, les plaques, la salle des chefs-d'œuvre surréalistes - *Boule suspendue*

(1930-1931), prototype selon Dali de « l'objet à fonctionnement symbolique » à contenu violent et érotique, *Objet désagréable* (1931) qui fait écho à Georges Bataille - garde intacte sa sauvagerie mentale et sophistiquée. Le plâtre à taille humaine de *L'Objet invisible*, chef modèle, 1934-1935, vous attend dans un recoin, comme une sphinge. Cette étrangeté demeure tout au fil de la rétrospective, somptueuse. Elle joue formidablement de l'espace. Posant les sculptures, parfois miniatures, sur des socles blancs en trapèze inversé. Rejetant les vitrines de part et d'autre d'une immense salle vide où les figures les plus radicales sont fichées sur des piques. Du coup, une immense émotion se dégage de ces objets. Même la répétition du sujet le plus familier - son frère Diego, sa femme Annette, son modèle Rita,

Simone de Beauvoir, Marie-Laure de Noailles ou Pierre Loeb - est une invitation à réfléchir sur les moyens de la sculpture, l'illusion de l'échelle, la ressemblance frappante malgré la déformation des corps et des proportions.

Le public est très attentif, silencieux. « C'est vrai qu'il y a soudain comme une mode Giacometti, qu'on le décline sous différents angles, face à Bruce Nauman à la Schirn Kunsthalle de Francfort, face à Francis Bacon à la Fondation Beyeler de Bâle. C'est le propre d'un grand artiste inépuisable, analyse Petra Joos. C'est peut-être aussi ce qu'il dit dans sa note existentielle se rapproche à nouveau de nous et de nos préoccupations. »

« Alberto Giacometti. Rétrospective », au Guggenheim Bilbao (Espagne), jusqu'au 24 février. Catalogue en castillan et en basque.

## Le syndrome Picasso ou la partie émergée de l'iceberg ?

« Encore une exposition Giacometti ? » Cette remarque n'est pas étrangère à Catherine Grenier, tant cette femme de tête a littéralement bouleversé la Fondation Giacometti depuis son arrivée en 2014. Elle a appliqué à cette petite structure de PME la leçon curatoriale et la ténacité stratégique qu'elle avait apprises au Musée national d'art moderne (MNAM) en tant que directrice adjointe. Elle a mis fin aux vieux différends juridiques entre les fondations Giacometti et plongé aussitôt dans les archives en chercheuse qui découvre une mine d'or. Effet immédiat et spectaculaire, outre la biographie inédite *Alberto Giacometti* qu'elle a publiée en 2017 chez Flammarion. Depuis son arrivée, la Fondation a généré quelque 16 expositions « Giacometti », le plus souvent internationales. Et inauguré en juin 2018 l'Institut Giacometti, petit bijou de musée parisien rue Schoelcher dans le quartier de Montparnasse où l'atelier de l'artiste (1901-1966) est reconstitué, au cendrier près. Deux expositions supplémentaires s'y sont déjà tenues. Cela fait donc 18 expositions en quatre ans !

La nouvelle géographie de Giacometti couvre désormais le monde. De Milan et Istanbul à Madrid et Landerneau (superbe chapitre sur ses inspirations venues de l'Égypte antique, à la Fondation Leclerc). De Shanghai (première rétrospective « Giacometti » en Chine au Yuz Museum du collectionneur indonésien Budi Tek) à Rabat (les influences africaines). De Paris (confrontation « Giacometti-Picasso », deux « Monument Men » au Musée Picasso) à Doha, capitale

**« Jusqu'à présent, nous n'avons exposé à peine qu'un quart de ses dessins »**

CATHERINE GRENIER, DIRECTRICE DE LA FONDATION GIACOMETTI

en soif de culture et de soft power au Qatar. De Londres et sa redécouverte magistrale du sculpteur suisse à la Tate Modern, à Nice au plus existentiel, avec une exposition nichée dans son ancien baignoire. De Séoul en Corée du Sud à Québec. De Bâle avec un duo « Giacometti-Ba-

con » à la Fondation Beyeler, à New York au Guggenheim en spirale.

Et de nouveau à Paris, « Giacometti entre tradition et avant-garde » au Musée Maillol avec Rodin, Bourdelle, Maillol, Despiau, Brancusi, Laurens (prolongée jusqu'au 3 février). L'art contemporain est un autre miroir : le tandem d'artistes « Rui Chafes et Alberto Giacometti, Gris, Vide, Cris » l'a montré à la Fondation Calouste Gulbenkian ; Annette Messenger regarde de sa sensibilité farouche son alter ego moderne à l'Institut Giacometti. Et enfin Bilbao, avec une rétrospective de toute beauté qui tient tête à Frank Gehry en son temple de titane et qui ne déçoit pas (beaucoup de Français, en semaine). Cette somme, déjà considérable, ne tient pas compte des nombreux prêts dans différentes expositions. Ni des projets annulés ou reportés comme celui du MultiMedia Art Museum (MMAM) d'Olga Sviblova à Moscou.

Les chiffres de fréquentation de l'Institut Giacometti, qui se visite sur rendez-vous en respectant un strict quota, sont éloquentes : 16 500 visiteurs pour « Giacometti-Jean Genet ». « Soit le maximum

du public vu la capacité de l'espace sur la durée de l'exposition, tous les créneaux ouverts à réservation étant pleins pendant l'exposition », souligne Christian Alandete, son tout nouveau directeur artistique, le « curator » de nombreux chapitres de cette odyssée Giacometti et l'auteur de plusieurs essais (*À travers Paris-Giacometti* chez Les Cahiers dessinés, *Giacometti/Messenger : nos chambres*). À venir début 2019, Peter Lindbergh qui a photographié les réserves de la Fondation Giacometti (du 22 janvier au 24 mars). Et la grande exposition « Giacometti, une aventure moderne » en plus de 150 œuvres qui devrait faire l'événement par son ambition panoramique et envahir, du 13 mars au 11 juin, tout le LaM de Villeneuve-d'Ascq.

Avec près de 350 sculptures, 90 peintures, plus de 2000 dessins, autant d'estampes, ainsi que des objets d'art décoratif, la Fondation Giacometti possède le plus riche fonds d'œuvres d'Alberto Giacometti au monde. « Giacometti est un grand artiste de la période moderne qui n'a pas encore pris toute sa mesure et que l'on n'a pas fini d'explorer. En le confrontant

ainsi aux collections des autres grands musées, au LaM, à ses collections historiques d'art moderne et d'art brut, avec le regard neuf de son directeur-conservateur Sébastien Delot, comme au Moderna Museet de Stockholm, pionnier de l'art du XX<sup>e</sup> siècle. En recherchant de nouvelles thématiques qui n'ont pas été étudiées. Giacometti est un grand sculpteur, mais aussi un grand peintre et un grand dessinateur. À titre d'exemple, jusqu'à présent, nous n'avons exposé à peine qu'un quart de ses dessins », souligne Catherine Grenier.

Détail significatif. Il fut un temps où cette fonceuse faisait candidature commune, avec son ami et pair Laurent Le Bon, pour reprendre la direction du MNAM. Suite à leur échec, chacun a suivi son chemin. Depuis 2014, Laurent Le Bon est président du Musée Picasso à Paris. Il a multiplié les expositions « Picasso » en variant les thèmes et les lieux, soulevant éloges et critiques. Jusqu'à la dernière apothéose, « Picasso, bleu et rose » au Musée d'Orsay. Même ambition muséale, même stratégie d'exportation, même boulimie de savoir et de faire savoir, même succès ? ■ V.D.